

Café social

« **Résistance sociale** », une association, placée sous l'invocation de JAURES, que le SNCA e.i.L. Convergence côtoie au sein de la **Convergence Nationale des Collectifs pour la Défense et le Développement des Services Publics**, a réuni le 4 mai 2011, dans le XIème arrondissement de Paris, un « Café social ». Le thème en était : « **Les fonctionnaires sont-ils indispensables ?** »

Le débat sur ce sujet brûlant était organisé autour des interventions de Jean-Marc CANON, Secrétaire Général de l'Union Générale des Fédérations de Fonctionnaires – CGT, et du journaliste Jacques COTTA, qui vient de publier *Qui veut la peau des services publics ?* un livre-enquête dont le SNCA e.i.L. Convergence a déjà eu l'occasion de signaler l'importance et la qualité.

Le SNCA e.i.L. Convergence a participé à ce débat et y a mis, bien entendu, son grain de sel.

Pourtant ce texte n'a pas pour objet de faire le compte rendu de la parole que le SNCA e.i.L. Convergence a porté dans ce débat mais de relater une anecdote racontée par l'un des participants de ce café social.

Cela se passe il y a de nombreuses années, à une époque où les couloirs réservés aux bus parisiens n'existaient pas encore (et peut-être leur actuelle existence tient-elle à plusieurs histoires telles que celle qui nous occupe aujourd'hui).

La ligne n° X a pour destination une gare parisienne. Les machinistes qui y travaillent se plaignent que le temps qui leur est imparti pour joindre la tête de ligne à cette gare est trop court. Un matin, au premier départ, donc très tôt, le chef de ligne (le chéfaillon local aux ordres des chéfaillons supérieurs de la RATP) monte avec le machiniste préposé et prend le volant : « Tu vas voir ce que tu vas voir ! » Et d'appuyer sur le champignon, et de doubler en mordant la ligne blanche, et de brûler des feux rouges ! Une « conduite » à vous priver, aujourd'hui, de tous les points de votre permis ! Une course poursuite contre la montre à couper le souffle et digne d'un film de gangsters !

Résultat ? En arrivant à la gare, le chéfaillon regarde sa montre et dit au machiniste : « Tu vois ! Avant de repartir, tu as trois bonnes minutes devant toi ; le temps de pisser trois gouttes et de boire un café ! »

Le lendemain matin, toujours dès potron-minet, notre machiniste reprend le volant de son bus et commence son trajet, mais sans prendre les risques que son patron a pris la veille. A l'arrêt qui dessert l'hôpital ST-L ..., montent, en émoi, des infirmières et aides soignantes de nuit :

- « Qu'est-ce qui est arrivé hier matin ? »

- « Vous êtes passé plus tôt que d'habitude ! »

- « Lorsque je suis arrivée sur le trottoir, j'ai vu les feux arrière de votre bus au bout de la rue ! »

- « Quand le bus suivant est arrivé, il était trop tard pour que je puisse avoir mon train. »

- « On a poireauté une heure à la gare pour avoir de quoi rentrer chez nous ! »

- « ... Et on est arrivé avec une heure de retard à la maison ! »

- « J'ai même pas pu embrasser mes gosses qui étaient déjà partis à l'école ... »

Sans le savoir – le mot n'avait pas encore traversé l'Atlantique – notre chéfaillon faisait du « *managment* » destiné à augmenter la productivité de ses gars et à éviter à ses super chefs d'avoir à mettre un ou deux bus en plus sur la ligne n° X et à embaucher quelques machinistes supplémentaires. Que du bénéfice !

Quant aux responsables du service public soumis au « *managment* », ils se moquent comme de l'an quarante du service à rendre aux usagers : les travailleuses de l'hôpital ont de toute façon payé pour rentrer chez elles ; et elles auront embrassé leurs mouflets à leur retour de l'école !

Où est le problème ?

Cette histoire tragico-burlesque – TATI aurait montré l'équipe des infirmières de nuit venant de terminer leur travail et déboulant du portail de l'hôpital, courant, éperdues et en vain, derrière le bus, délibérément en fuite pour augmenter la productivité du travail du machiniste – est, toujours plus tragique que burlesque, celle qui se reproduit à longueur de temps parce que sont supprimés des postes de fonctionnaires ou assimilés et privatisés à tours de bras les services publics avec l'objectif de supprimer davantage de fonctionnaires encore. De toute façon on « *manage* » dans ce qui reste de Service Public avec les mêmes résultats : le mal être des travailleurs et l'insatisfaction des « usagers ».

Mais ça rapporte !

A qui ?

Posons un instant l'équation : A = richesses produites par les Services Publics et B = coût des agents. A l'emporte toujours largement sur B ($A > B$) ; quand le nombre de fonctionnaires chute brutalement, comme c'est le cas avec l'actuelle RGPP, B diminue à peine ($B' \cong B$). Mais ce qui est sûr, c'est que cela affecte, fortement et négativement, A ($A' < A$) !

Economiquement : supprimer les fonctionnaires et les services publics qu'ils font marcher est une **bêtise**.

Socialement : supprimer les fonctionnaires et les services publics qui animent le territoire national est une **injustice**.

Politiquement : supprimer les fonctionnaires, garants de l'impartialité et de la moralité de l'Etat, et privatiser les services publics est une **imposture anti-démocratique**.

Telle est la morale de l'histoire.

Mais il est possible de préférer cette autre ...

Servir l'Etat est-ce servir le citoyen ?
Si l'Etat n'est plus la Nation, bien sûr que non !
S'il advient qu'en s'en donnant vraiment le moyen
L'Etat redevienne celui de la Nation,
Alors oui !
Et la République refleurira.